

Chapitre 1

John Dervin était en train de se disputer avec sa femme Ira lorsque son smartphone professionnel sonna et interrompit leur querelle. Leur différend durait depuis près d'un mois et était désormais entré dans leur routine conjugale. Pendant une demi-heure, ils avaient échangé leurs arguments à voix basse, sans élever le ton, comme deux boxeurs fatigués et sonnés qui cherchent malgré tout à mettre l'autre K.O. Ira exigeait qu'ils se fassent tous les deux implanter la nouvelle puce biotechnique X450 proposée par la firme indienne Bionic-Calcuta, mais son mari refusait cet équipement avec obstination. Il n'avait aucune confiance dans ce composant biorobotique, censé prolonger la vie d'une cinquantaine d'années. Il valait trois fois moins cher que son équivalent américain fourni par la Transhuman Corporation et il soupçonnait ce produit bas de gamme de n'être qu'un attrape-nigaud. De plus, malgré son prix cassé, cet achat aléatoire engloberait toutes leurs économies et les obligerait à s'endetter lourdement. John avait peur qu'ils ne puissent plus dans quelques années financer les études de leurs filles adolescentes, Caroline et Sarah. De guerre lasse, il avait proposé que seule Ira bénéficiât de ce composant bioélectronique, mais elle refusait cette solution de compromis et voulait le contraindre à s'équiper, lui aussi. Depuis plusieurs jours chacun campait sur sa position et leur dispute tournait en rond sans qu'ils n'entrevoient une quelconque porte de sortie. Las de cette querelle récurrente, John fut content d'avoir un prétexte pour interrompre la discussion et alla s'enfermer dans sa chambre pour prendre l'appel. Lorsqu'il revint, il affichait un air moqueur :

– Chérie ! Tu ne devineras jamais où je suis convoqué pour mener une enquête !

– Chez le maire ?

– Perdu ! Au siège de la Transhuman Corporation ! Et je vais sans doute rencontrer Dimitri Borag en personne.

Elle ouvrit des yeux étonnés et il dut, en souriant, l'écartier de la main, car elle gênait son passage.

La Transhuman Corporation s'était installée six ans auparavant dans un gigantesque gratte-ciel édifié spécialement pour elle à la pointe occidentale de Manhattan, face à l'océan. Le building était à l'image de la réussite de la firme, démesuré. Recouvert par une fibre composite opaque de l'extérieur, mais entièrement translucide de l'intérieur, il formait une véritable tour solaire et produisait par un système novateur de fluide calorifique, chauffé par la lumière du jour, autant d'électricité qu'une centrale thermique ordinaire. Tout, dans ce complexe futuriste depuis les ascenseurs jusqu'au système des toilettes, était à l'avant-garde de la technologie, mais on n'attendait pas moins de l'entreprise qui promettait d'offrir un jour la vie éternelle à ses clients.

Devant l'entrée du building des manifestants de la *Christian League* faisaient les cent pas. Ils portaient des pancartes sur lesquelles on pouvait lire des slogans écrits à la peinture rouge : « *Mourir est un don de Dieu* », « *Ne touche pas à l'homme* », « *Borag = Antéchrist.* »

Ces protestataires étaient pacifistes et se contentaient de se relayer jour et nuit sur le parvis de la firme exécrée en espérant, par leur présence, nuire à son commerce. Mais certains extrémistes plus virulents commettaient des attentats. Et aujourd'hui le vice-président de cette société venait d'être assassiné.

Un policier en faction dans le hall du building apprit à Dervin qu'on l'attendait au cent-trente-sixième étage sur le lieu même du crime. Il fut impressionné par son voyage dans l'ascenseur translucide. C'était une étrange sensation de flotter dans le vide, de monter vers le ciel et de voir la ville rapetisser à ses pieds tout ceci sans ressentir la moindre secousse. À sa sortie de la cabine, il fut accueilli par son supérieur, le préfet Birgmans.

– Cette affaire est délicate et prioritaire, Johnny, grommela-t-il en lui serrant la main. Tu as carte blanche pour mener toutes les investigations que tu souhaites et tu peux utiliser autant de policiers que tu le désires. Jette d'abord un coup d'œil sur le cadavre. Il est dans la pièce juste en face de moi et on n'attend plus que toi pour l'embarquer. Mais dépêche-toi, car tu es attendu par son excellence, Borag le grand en personne et tu ne vas pas le faire attendre.

Il ajouta sur le même ton railleur :

– La jolie dame qui est assise là-bas se fera un plaisir de te conduire au prophète du transhumanisme.

Il désignait de la main une fille brune vêtue d'un tailleur gris perle qui travaillait en tapotant sur sa paume, car elle devait avoir un ordinateur implanté dans son poignet gauche. John enfila la paire de gants de plastique que lui tendit un sergent et entra dans la pièce où l'attendait le mort. On n'avait pas touché au cadavre. Il était plaqué contre le mur, retenu par quatre grands clous qui dépassaient, avec planté, à l'emplacement du cœur, un crucifix de fer. Une pancarte sur laquelle on lisait « *ABANDONNEZ BIXENTA* » était accrochée à ce dernier. Il fut aussitôt rejoint par Nadal qui dirigeait la police scientifique de New-York

— Belle Mise en scène, ironisa son collègue en le saluant, mais qui sème le vent, recueille la tempête.

John connaissait son hostilité viscérale envers les transhumains : au vu de ses convictions, il aurait pu défiler sur le parvis avec les disciples de la *Christian League*. Les U.S.A de 2045 étaient divisés en deux camps irréconciliables et d'inégale importance : d'un côté les nombreux fanatiques religieux qui vomissaient toutes les tentatives pour prolonger la vie ; de l'autre ceux qui se ruinaient pour essayer de retarder l'heure de leur mort. Rares étaient ceux qui ne prenaient pas parti dans cette querelle métaphysique.

— Les sentiments personnels ne doivent pas influencer sur le travail, remarqua sèchement Dervin.

Nadal approuva d'un sourire narquois et s'empressa de faire son rapport. La victime s'appelait Arthur Mactoy et était le vice-président de la Transhuman Corporation, plus particulièrement chargé de la recherche. Il avait été vu vivant pour la dernière fois à 14 h 17 et l'assistante qui avait découvert le corps avait pénétré dans son bureau à 15 h 08. Une caméra perfectionnée balayait le couloir et enregistrait tous les déplacements en intégrant l'heure dans sa mémoire électronique.

— Il y a un gros problème, lui apprit Nadal. Comme tu le vois, cette pièce n'a qu'une seule issue, la porte et selon la caméra seule la secrétaire a franchi cette dernière.

— Absurde !

— Je ne te le fais pas dire ! À mon avis, un ange s'est matérialisé dans ce bureau, a crucifié la victime et est retourné au ciel.

— Dispense-moi de ton humour douteux ! Comment Mactoy a-t-il été tué ?

— Je l'ignore pour l'instant. Vu la faible quantité de sang, Je pense que le crucifix l'a frappé en plein cœur après son décès. Je n'ai remarqué aucune blessure causée par une arme blanche ni aucun orifice provoqué par une balle. Je ne peux rien te dire de plus : attendons les conclusions de l'autopsie.

John s'approcha du cadavre, l'examina rapidement avant d'ordonner de le détacher. Les techniciens avaient déjà filmé la scène sur toutes les coutures et fait l'ensemble des analyses possibles. On pouvait donc emmener le corps en salle d'autopsie sans avoir peur de perdre le moindre indice

Dervin rejoignit l'assistante dans le couloir.

— Je suis à vous. J'espère que je n'ai pas fait trop attendre monsieur Borag.

Les mots trop serviles qu'il avait employés traduisaient le respect presque religieux qu'il témoignait, à l'instar de millions d'américains envers le génial homme d'affaires. La jeune femme leva la tête et lui sourit.

— Mon patron respecte trop votre travail pour se sentir impatient. Suivez-moi, je vous prie

Son regard était chaleureux et il se sentit, à son grand regret, émoustillé par la fille. Son instinct lui soufflait qu'on lui avait octroyé à dessein une guide à la plastique irréprochable et il n'aimait pas cette attention ambiguë.

Deux maîtres-chiens étaient postés devant la porte du bureau du mythique directeur de la Transhuman Corporation. Ils n'étaient sûrement pas là la veille. Les gardes étaient nerveux et sur le qui-vive. Le caractère inexplicable et spectaculaire du meurtre avait dû déclencher un vent de panique parmi les responsables de la sécurité et ils avaient sans doute pris en catastrophe toute une série de mesures dont l'efficacité était aléatoire. La fille frappa à la porte et s'effaça pour le laisser entrer, mais elle ne l'accompagna pas à l'intérieur. Dimitri Borag se leva et vint à sa rencontre. Il était grand et était resté mince et svelte. Borag était un nom d'emprunt : rares étaient ceux qui connaissaient sa véritable identité et bien entendu Dervin n'appartenait pas au cercle de ces initiés. Mais il tenait pour absurde la rumeur qui faisait naître l'homme d'affaires en 1920. Cette fable jamais démentie, mais jamais assumée ouvertement, n'était qu'une forme de publicité. Quoi de plus vendeur pour une firme qui vous propose de narguer la mort qu'un dirigeant prétendument âgé de cent vingt-cinq ans, mais qui en paraît quarante ?

— Asseyez-vous, John ! Je vais jouer cartes sur table. Je vous ai choisi pour mener cette enquête, car je veux qu'elle aboutisse rapidement.

Borag avait suffisamment d'influence pour obtenir sa nomination sur l'affaire. Mais pourquoi l'avait-il remarqué parmi tous les enquêteurs de la police de New-York ?

– Je vous propose un marché. Je vous livre tous les renseignements que je détiens et vous, de votre côté, vous m’informez en temps réel de vos progrès.

Dervin tiqua :

– Monsieur Borag, répondit-il en détachant ses mots, vous êtes tenu de collaborer sans aucune réticence avec nous et de répondre à toutes les questions que moi ou mes collègues, nous vous poserons. En outre, seuls mes supérieurs et le procureur ont le droit de connaître les résultats de mes investigations.

– Mais je sais très bien tout cela !

– Je ne comprends pas ! Si vous m’avez choisi, comme vous le prétendez, vous savez donc que je respecte scrupuleusement la légalité et que je ne m’en écarte jamais. Je suis incorruptible.

– Bien sûr !

– Alors pourquoi me proposez-vous de conclure un marché ? Je ne dérogerai jamais aux règles déontologiques en vigueur dans ma profession.

Dans d’autres circonstances, il se serait fâché. Il serait même sorti en outrant sa colère pour prendre l’ascendant sur l’homme d’affaires et l’empêcher d’être considéré comme un subalterne, quitte à revenir une heure ou deux heures plus tard. Mais il n’avait pas réagi de cette façon, car il avait devant lui Borag, le grand Borag et que cet homme était pour la faction américaine à laquelle Dervin appartenait, un Dieu vivant.

– Vous avez demandé des renseignements sur le composant X45O. Ce produit est une pure cochonnerie ! Si on vous implante cette puce de merde, votre vie ne sera pas prolongée de cinquante ans, mais abrégée d’une dizaine d’années ! Si vous jouez franc jeu avec moi, je vous offre à vous et à votre famille un accès illimité à tous nos traitements même ceux que nous n’avons pas encore inventés.

John sentit une boule se former dans son ventre. Il secoua la tête, incrédule.

– Je ne comprends toujours pas. Vous avez un service de renseignements diablement efficace puisqu’il a réussi en un temps record, à décortiquer ma vie privée. Faites appel à lui pour débusquer l’assassin de votre collaborateur. Pourquoi cherchez-vous à me corrompre ? Quel est votre intérêt ?

– J’ai plusieurs raisons d’agir ainsi. D’abord, mes hommes ne disposent pas des mêmes moyens que la police, tant s’en faut et aucun d’entre eux ne vous arrive à la cheville. En outre, trouver les produits auxquels vous vous intéressez était un jeu d’enfant. Ensuite, comme vous allez faire une enquête autant vous utiliser surtout que le meurtrier est peut-être l’un de mes employés et que mes services de sécurité risquent d’être eux-mêmes noyautés. Je me méfie de tout le monde désormais et j’ai besoin d’un regard neuf, extérieur à la firme. Enfin, je réfute le terme corrompre que vous venez d’employer. Je ne vous propose pas de désigner un faux coupable ; je n’ai qu’une seule exigence : que vous démasquiez l’enfant de salaud qui a fait le coup et je vous propose de vous aider avec tous les moyens dont je dispose. Et si vous réussissez je vous récompense. Je ne vois rien de fondamentalement illégal ni de moralement répréhensible ! Je vous donne ma parole de ne jamais vous demander un acte contraire à votre éthique de policier. Alors Johnny que pensez-vous de ma proposition ?

Dervin ferma les yeux. Il n’avait pas le droit d’accepter l’offre de Borag aussi alléchante soit elle. Ne pas la rejeter revenait à nier totalement les valeurs qu’il avait mises toujours mises en avant jusqu’à présent et, pourtant il ne répondit rien alors qu’il aurait dû exprimer à haute voix un refus indigné.

Des pensées fugaces et à peine formulées traversèrent rapidement le champ de sa conscience. Il se dit que chaque homme à son prix et qu’il venait peut-être de découvrir le sien, qu’il n’avait encore rien décidé, qu’il pourrait toujours rejeter l’offre par la suite et que si par hasard il concluait un marché avec Borag jamais, au grand jamais, il ne pourrait donner une plus belle preuve d’amour à Ira.

– Corinne Allowich, reprit l’homme d’affaires, sera votre contact et votre guide. Elle vous ouvrira toutes les portes. Vous pourrez tout lui demander !

Bizarrement, John se demanda ce que ce « tout » impliquait ! Quand même pas des relations sexuelles ! Puis il eut honte de sa pensée lubrique et déplacée.

– Qu’évoque pour vous *Bixenta* ?

– C’est le nom du projet le plus ambitieux que ma firme ait jamais imaginé. Si pour votre enquête vous aviez absolument besoin de le savoir, je vous en expliquerais les grandes lignes, mais pour l’instant je préfère m’en abstenir. Nos recherches sont tellement secrètes qu’il n’y a qu’une poignée de personnes qui sont informées de leur objet. Des centaines de scientifiques collaborent à *Bixenta*, mais sans avoir aucune vue d’ensemble. Ils travaillent sur des fragments de programmes sans se douter du but recherché.

– Qui parmi vos employés connaissaient le terme *Bixenta* ? Je parle du nom, pas du contenu.

– Avec moi et ce pauvre Arthur, nous étions huit.

– Cela nous fait donc sept suspects, à priori.

Le fait qu’il soit inclus parmi ceux-ci ne fâcha pas Borag.

– Oui, mais il s’agit, comme vous en doutez de personnes de confiance. Il est impensable que l’un d’entre eux soit coupable de quoi que ce soit.

– Le premier principe d’une enquête est de n’avoir aucun préjugé. J’interrogerai un à un les initiés. Quand utilisez-vous ce terme *Bixenta* ? Sur des documents ? Dans des conversations que des oreilles non autorisées auraient pu capter ?

– Jamais par écrit en tout cas ! Nous prenons un maximum de précautions. Nous ne l’employons que pendant les séances d’un conseil qui lui est spécialement réservé et que nous tenons à intervalles réguliers. Nous faisons alors le point sur l’avancement du projet. Nous nous réunissons dans une pièce à l’abri des micros.

– Si vous le permettez, nos techniciens examineront ce local. Quelqu’un a pu la piéger à l’insu de vos services de sécurité.

– Non ! Cela ne sera pas nécessaire. Nous utilisons des brouilleurs dernier cri pour protéger le secret de nos délibérations. Même la Maison-Blanche n’en possède pas de pareil ! La fuite ne vient pas de là.

Dervin était agacé par l’assurance et la suffisance de Borag. Si le système de sécurité était sans failles le meurtre n’aurait pas été commis. Il fallait chercher dans toutes les directions sans rien omettre si on voulait résoudre cette affaire.

– Quand le nom de code a-t-il été adopté ?

– Lors de notre première réunion. C’est un terme qui m’a traversé l’esprit et que j’ai proposé. En lui-même il n’a aucune importance.

– Quelle est la genèse de ce projet ? Comment est-il apparu et pourquoi déployez-vous un tel luxe de précautions ?

– Grégory Hawls, qui est le chef de notre laboratoire et un scientifique hors pair, est venu me trouver, il y a trois ans. Il m’a parlé d’une piste de recherches prometteuse. J’ai examiné avec lui son idée et je lui ai donné mon accord. J’ai créé un comité chargé de coordonner l’ensemble des ressources mises à sa disposition. Nous prenons toujours beaucoup de précautions pour éviter l’espionnage industriel, mais là nous étions obligés d’entretenir un secret encore plus absolu sur le but recherché.

– Pourquoi ?

– Parce que si nous mettons au point *Bixenta*, la face du monde sera irrémédiablement changée.

Une flamme étrange brillait dans les yeux de l’homme d’affaires et Dervin se sentit mal à l’aise.

– Je suppose que la *Christian League* s’opposerait de toutes ses forces à ce projet si elle avait connaissance de son existence

– Bien sûr, mais les fanatiques religieux ne savent rien, heureusement !

– Pourtant, ils sont peut-être derrière cet assassinat.

– Non ! Ils n’ont rien à voir avec lui, car s’ils avaient eu vent de quelque chose, il n’aurait pas tué Arthur, ils auraient marché aussitôt sur cet immeuble et ils l’auraient réduit en cendres. Personne n’aurait été capable de les arrêter.

Qu’était-ce donc ce projet *Bixenta* ? Il semblait apocalyptique.

– S’il aboutit comment ferez-vous alors pour le proposer à des clients potentiels sans provoquer de révolution ?

– Vous avez mis le doigt sur notre principal problème.

– Le meurtre a-t-il affaibli votre détermination ? Allez-vous renoncer au projet ?

– Jamais !

– Les gardes qui sont actuellement devant votre porte étaient-ils là avant le crime ?

– Non !

– Donc, vous n’étiez pas mieux protégé que votre vice-président ?

Borag cligna des yeux.

– Je ne formulerai pas les choses ainsi ! Les mesures que nous avons prises étaient largement suffisantes et auraient dû empêcher le crime de se produire. Des milliers de fanatiques veulent notre peau et nous sommes toujours sur le qui-vive.

– Si vous avez été assassiné, le projet aurait-il été abandonné ?

– Non ! Il se fera quoi qu’il arrive.

– Vous êtes bien affirmatif !

– Que cette expérience aille jusqu’au bout est une évidence.

– Pourtant, *Bixenta* serait automatiquement jeté au rebut si on élimine les sept personnes qui, selon vos dires, sont les seuls à connaître le but de vos recherches.

– C’est impossible.

- Vu le meurtre de votre collaborateur, le mot que vous venez d’employer n’est pas adéquat.
 - Grégory Hawls, notre scientifique en chef, le père de *Bixenta* vit dans son laboratoire qui est une forteresse inexpugnable et il ne reçoit qu’une poignée de visiteurs, tous triés sur le volet. On ne pourra jamais attenter à sa vie ; il désire par-dessus-tout que son projet aboutisse et il finira par réussir.
 - Il en sort de temps en temps de son antre tout de même.
 - Non, jamais sauf pour venir à nos réunions qui se tiennent au même étage.
 - Il n’est pas marié ? Il n’a pas d’enfants ?
 - Non ! Hawls est le type d’homme qui ne vit que pour la science. Il n’éprouve pas le besoin de nouer des relations humaines et il est totalement asocial. Lorsque je lui en ai fait la réflexion, il m’a rétorqué que son chat qui vit enfermé avec lui dans son laboratoire lui suffisait largement.
- Dervin secoua la tête incrédule.
- Parmi les membres de votre comité chargé de piloter *Bixenta* lequel est, si je peux m’exprimer ainsi, le moins important ? Celui qui est le moins essentiel à la poursuite du projet ?
 - Arthur. Pourquoi me demandez-vous cela, Johnny ? Pensez-vous que ce fait est significatif ?
 - Je n’imagine rien pour l’instant. Je ne dispose d’aucun élément pour formuler la moindre hypothèse.
- Il ajouta quelque chose de peu compromettant, mais qu’il n’aurait jamais confié d’ordinaire à un témoin, comme s’il essayait de mériter un éventuel salaire en explicitant vaguement sa démarche.
- Dans une enquête, il faut toujours considérer ceux qui auraient pu agir, ceux qui ont un mobile et les circonstances du crime. Les premières questions qui je me pose sont les suivantes : pourquoi a-t-on tué votre vice-président et pas un autre membre de votre comité ? Et la raison apparente du meurtre, mettre fin au projet, est-elle vraiment la bonne ?
- Borag hocha la tête.
- C’est vous le spécialiste dans ce domaine. Faites comme vous le sentez !
 - Quand avez-vous vu la victime pour la dernière fois ?
 - Je l’ai rencontré jute avant qu’il ne soit tué. Nous avons eu une réunion de travail ordinaire et il a regagné ensuite son bureau.
 - Il semblait inquiet ou agité ?
 - Absolument pas !
 - Il n’a jamais évoqué devant vous des menaces qu’il aurait reçues ?
 - Non. Il était dans son état normal. Il a plaisanté comme il avait coutume de le faire.
- Dervin hocha la tête :
- D’accord. Donnez-moi la liste des initiés, de ceux qui connaissent *Bixenta*.